

Compte-rendu de (non)activité : que faire lorsqu'on croit que l'on n'a plus rien à faire ?

Mohamed Slim Ben Youssef

Les activités de recherche ont particulièrement souffert de la pandémie de coronavirus. Tout comme la plupart des secteurs économiques, le monde académique est touché depuis le début de l'année par les restrictions imposées par les gouvernements pour lutter contre la propagation du virus. Pour les chercheurs en SHS, il est ainsi devenu impossible de s'occuper d'activités pourtant routinières.

* * *

The coronavirus pandemic has not been kind to research activity. Like most of economic sectors, scientific world has been affected since the beginning of the year by restrictions imposed by governments to fight the spread of the virus. In this way it has become impossible for researchers in Social Sciences to deal with routine activities.

* * *

لم يكن وباء كورونا لطيفاً على النشاط البحثي. كما هي وضعية معظم القطاعات الاقتصادية تأثرت الأوساط الأكاديمية منذ بداية العام بالقيود التي فرضتها الحكومات لمكافحة انتشار الفيروس. بالنسبة للباحثين في مجال العلوم الإنسانية والاجتماعية أصبح من المستحيل بالتالي ضمان مواصلة الأنشطة الروتينية والمعتادة.

* * *

Ils/elles ne peuvent ainsi plus continuer le travail de terrain, ou, du moins, le faire « comme avant ». En effet, il est difficile d'envisager

de mener des entretiens, sauf par voie téléphonique ou électronique, pendant le confinement, ou de faire de l'observation directe lorsqu'il n'est plus possible de se rendre *in situ*, ou lorsqu'il n'y a plus rien à observer de ce qu'on avait l'habitude d'étudier. Cette question précise a d'ailleurs été abordée à l'occasion de la journée doctorale du 17 juillet 2020, co-animée par Amin Allal et Jamie Furniss. Lors de cette journée, nous étions trois doctorant-e-s (Ahed Sbouï, Susannah Knights et moi-même) à réfléchir collectivement sur les effets pratiques de la contrainte pandémique sur nos manières d'aborder nos terrains respectifs. Il a ainsi été question de notre adaptabilité à une situation contraignante en termes d'accès au terrain, sans pour autant sacrifier à l'injonction au travail et à l'activité « à tout prix ». Il s'agissait plutôt d'un exercice de réflexivité méthodologique pour les jeunes doctorant-e-s que nous sommes, amené-e-s à « sauver leur thèse » du Covid-19, en questionnant les opportunités et les contraintes que cette situation induit.

Par ailleurs, une dimension tout aussi importante du travail de recherche a été terriblement frappée par la pandémie mondiale : les activités de valorisation publique de la recherche. C'est un pôle tout aussi important du métier de chercheur-e que de confronter ses travaux aux pairs, de promouvoir la discussion sur les méthodes, les

objets et les problématisations.. Ainsi, des colloques, des séminaires, des ateliers et des rencontres scientifiques ont, au pire, été annulés, au mieux reportés à une date incertaine. Cela a été le cas à l'IRMC où l'on a dû se résigner à abandonner, au moins temporairement, plusieurs événements scientifiques. La dimension collective et collaborative de la recherche en pâtit, cédant la place à un isolement plus ou moins mal vécu.

Il serait donc intéressant de rendre compte de ces activités qui n'ont pas eu lieu. L'idée est ainsi de visibiliser ce que l'on avait prévu de faire mais que les circonstances ont rendu impossible. C'est, pour ainsi dire, un hommage à un travail qui n'est pas forcément reconnaissable ni reconnu, car difficile à identifier

puisque, finalement, il n'a pas vu le jour. Lorsque l'on est doctorant, il est difficile d'ignorer les effets, tout aussi objectifs que subjectifs, de cette situation. C'est, en effet, un statut où il est très important de produire, de publier, de valoriser publiquement son travail par des textes ou des participations à des colloques.

Personnellement, j'ai dû me résoudre à accepter l'idée de ne pas participer, provisoirement, à deux colloques, reportés pour des raisons différentes. Le premier devait se dérouler à Lille les 15 et 16 janvier, à un moment où le spectre du coronavirus était encore bien loin. Intitulé « Travail de politisation : pratiques et réceptions », ce colloque se proposait d'étudier la manière dont certains acteurs cherchent à produire certaines formes de rapport au politique chez d'autres groupes sociaux. Je devais y présenter une communication « Politisations ouvrières et (dé) conflictualisation sociale. Le rôle d'un collectif d'avocat-e-s dans la lutte des ouvriers d'une verrerie du Grand Tunis », fondée sur ma recherche doctorale dans laquelle j'examine les rapports complexes entre les professionnel-le-s du droit et des travailleurs licenciés dans le cadre d'un conflit de travail qui s'est judiciairisé. Dans un premier temps, le colloque a été reporté au moment des mobilisations contre la réforme de la retraite en France. Rattrapé par la crise sanitaire, il est désormais prévu pour une date incertaine au début de l'année prochaine, probablement en « distanciel ».

En mars 2020, je devais également participer à un autre colloque, organisé à Tunis. Portant sur « Les formes de résistance et de critique sociale dans le monde arabe post-2011 », la rencontre est le fruit d'une collaboration entre

la fondation Rosa Luxembourg, l'unité de recherche « Transmission, transition, mobilité » de la Faculté des Sciences humaines et sociales de Tunis, et l'Association tunisienne d'anthropologie sociale et culturelle. Il y était question d'étudier les différentes manières de dire la critique sociale et de résister dans un monde arabe marqué par l'effervescence protestataire autour de l'année 2011. Ma communication se proposait de réfléchir à la grammaire du judiciaire dans les mobilisations des verriers de l'usine Technoverre. Initialement prévu du 11 au 13 mars, soit quelques jours avant le confinement général décidé par le gouvernement. Mais bien après les premières mesures de restriction, dont l'interdiction des manifestations scientifiques et culturelles, ce colloque est reporté à une date qu'il semble hasardeux de prédire.



Enfin, c'est aussi l'atelier doctoral de l'IRMC, que je coordonne depuis l'année 2019-2020, qui a souffert des conséquences de cette situation contraignante. Le 16 mars 2020, il était prévu que Moutaa Amine El Waer, doctorant en science politique à l'Université de Montréal, présente ses travaux sur le syndicalisme étudiant en Tunisie. Néanmoins, nous étions

obligés de l'annuler à un moment où l'enjeu de stopper la propagation de la maladie primait sur tout autre chose. C'était d'ailleurs le premier événement public de l'IRMC à être annulé à cause de la pandémie. La séance suivante n'a pu être organisée qu'en juillet, soit quatre mois plus tard, avec la présentation d'Alessandra Bonci de son projet doctoral sur l'engagement politique des femmes salafistes. Le passage contraint de six ateliers prévus (*a minima*) à trois, finalement organisés sur l'ensemble de l'année universitaire a ainsi bien été causé par les circonstances sanitaires.

Pour conclure, il est, certes, regrettable que beaucoup d'événements n'aient pas pu avoir lieu, d'autant plus pour les doctorant-e-s, pour qui chaque opportunité de valorisation de la recherche est bonne à saisir, et chaque possibilité d'échange avec les pairs est souhaitable pour son caractère formateur. Néanmoins, cette « non-activité » liée à la pandémie est aussi une occasion à saisir. Ainsi, elle permet non seulement de prendre la mesure du collectif, du collaboratif et de l'échange dans la vie d'un-e jeune chercheur-e, mais aussi de construire de nouveaux questionnements méthodologiques à l'instar de ce qui a été évoqué plus haut. Au moment où l'on est en train d'affronter une « deuxième vague », les activités scientifiques, dont l'atelier doctoral, ont repris à l'IRMC. Jusqu'à aujourd'hui, il est heureusement toujours possible d'organiser des événements scientifiques « en présentiel », tout en respectant la distanciation sociale et les règles d'hygiène. Actuellement, alors que le spectre du reconfinement devient de plus en plus insistant, l'on appréciera l'immunisation procurée par la première expérience de « non-activité ». Désormais, on espère faire (mieux) avec.